

L'Héritage des espions

John le Carré

L'Héritage des espions

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Isabelle Perrin*



Titre original : *A Legacy of Spies*

Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres
© David Cornwell, 2017

© Éditions du Seuil, avril 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0273-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Ce qui suit est le récit authentique et aussi précis que possible de mon rôle dans l'opération de désinformation britannique (nom de code Windfall) montée contre la Stasi, le service de renseignement est-allemand, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, qui a provoqué la mort du meilleur agent secret anglais avec lequel j'aie jamais travaillé et de la femme innocente pour laquelle il a donné sa vie.

Un professionnel du renseignement n'est pas plus immunisé contre les sentiments que le reste de l'humanité. Ce qui lui importe, c'est d'arriver à les refouler, que ce soit sur le coup ou, en ce qui me concerne, cinquante ans plus tard. Il y a deux mois encore, allongé sur mon lit, le soir, dans la ferme isolée en Bretagne qui me sert de foyer, à écouter les meuglements des vaches et les chamailleries des poules, j'occultais résolument les voix accusatrices qui tentaient parfois de venir troubler mon sommeil. J'étais trop jeune, protestais-je, j'étais trop innocent,

trop naïf, trop subalterne. Si vous cherchez des têtes à couper, disais-je à ces voix, allez donc voir ces grands maîtres de la désinformation que furent George Smiley et son supérieur Control. C'est leur fourberie raffinée, insistais-je, c'est leur intellect érudit et pervers, pas le mien, qui ont accouché du triomphe et du chemin de croix que fut Windfall. Le Service auquel j'ai consacré les plus belles années de ma vie m'ayant demandé des comptes, c'est seulement aujourd'hui, dans mon vieil âge et malgré ma stupéfaction, que je me sens contraint de coucher sur le papier, quel qu'en soit le coût, les ombres et les lumières de mon implication dans cette affaire.

Comment j'en suis arrivé à être recruté dans le Secret Intelligence Service (le Cirque, comme nous autres jeunes-turcs l'appelions en ces temps censément glorieux où nous étions installés non pas dans une grotesque forteresse près de la Tamise, mais dans un prétentieux immeuble victorien de brique rouge qui épousait la courbe de Cambridge Circus) reste pour moi un mystère au même titre que les circonstances

de ma naissance et ce, d'autant plus que les deux événements sont indissociables.

Mon père, que j'ai à peine connu, était, à en croire ma mère, le fils prodigue d'une riche famille anglo-française des Midlands, un homme aux appétits immodérés qui dilapidait son héritage mais que rachetait son amour pour la France. À l'été 1930, il prenait les eaux à Saint-Malo, où il fréquentait casinos et *maisons closes** et globalement vivait sur un grand pied. Alors âgée de vingt ans, ma mère, unique descendante d'une longue lignée de paysans bretons, se trouvait dans cette même ville pour servir de demoiselle d'honneur à la fille d'un riche marchand de bestiaux. C'est du moins ce qu'elle affirme, mais il s'agit là d'une source non recoupée, et comme elle ne répugnait pas à enjoliver les faits quand ils n'allaient pas dans son sens, je ne serais pas surpris qu'elle fût venue en ville pour des motifs moins dignes.

Elle raconte s'être éclipsée après la cérémonie avec une autre demoiselle d'honneur.

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Note de la traductrice.*)

Légèrement pompettes après une ou deux coupes de champagne, elles quittèrent la réception dans leur tenue de noces pour aller baguenauder sur la promenade fort fréquentée ce soir-là, où mon père déambulait lui aussi, en quête d'une rencontre. Ma mère était jolie et frivole, son amie un peu moins. Une idylle éclair s'ensuivit, dont la précipitation effaroucha ma mère de façon bien compréhensible, mais un nouveau mariage fut bientôt organisé et j'en fus le fruit. Mon père, semble-t-il, n'était pas fait pour la vie matrimoniale et, même dans les premières années, réussit à être plus souvent absent que présent.

C'est là que l'histoire prend un tour héroïque. Comme nous le savons, la guerre change tout, et elle changea mon père du jour au lendemain. À peine avait-elle été déclarée qu'il tambourinait à toutes les portes du ministère de la Guerre, se portant volontaire auprès de qui voudrait bien de lui. Sa mission, à en croire ma mère, consistait à sauver la France à lui tout seul. Consistait-elle aussi à fuir ses obligations familiales ? C'est là un blasphème que je n'eus jamais le droit de prononcer en présence de ma

mère. Les Anglais venaient de former le Special Operations Executive (SOE), auquel Winston Churchill en personne avait notoirement confié la tâche de « mettre l'Europe à feu et à sang ». Les villes côtières du sud-ouest de la Bretagne étaient des foyers d'activités des sous-marins allemands, et notre bonne ville de Lorient, ancienne base navale française, était le foyer le plus chaud entre tous. Parachuté cinq fois sur la lande bretonne, mon père rejoignit tous les groupes de résistants qu'il put trouver, prit sa part dans les sabotages et connut une mort atroce dans la prison de Rennes aux mains de la Gestapo, laissant derrière lui un modèle de dévouement altruiste impossible à égaler pour un fils. Son autre legs fut une foi mal placée dans le système anglais des *public schools* qui, en dépit de son propre passage catastrophique dans l'une de ces écoles privées, me condamna au même destin.

Les toutes premières années de ma vie furent paradisiaques. Ma mère cuisinait en papotant, mon grand-père était sévère mais brave, la ferme prospérait. À la maison, nous parlions breton. À l'école primaire catholique

du village, une belle et jeune religieuse qui avait passé six mois à Huddersfield comme fille au pair m'apprit des rudiments d'anglais et, en vertu d'un décret national, le français. Pendant les vacances, je courais pieds nus dans les champs et sur les falaises environnantes, je moissonnais le sarrasin pour les galettes de ma mère, je m'occupais d'une vieille truie prénommée Fadette et je jouais à des jeux endiablés avec les enfants du village.

L'avenir ne signifiait rien pour moi, jusqu'au jour où il me tomba dessus.

À Douvres, une dame grassouillette du nom de Murphy, cousine de mon défunt père, m'arracha à la main de ma mère pour m'emmener chez elle à Ealing. J'avais huit ans. Par la fenêtre du train, je vis pour la première fois des ballons de barrage. Pendant le dîner, M. Murphy déclara que la guerre se terminerait en quelques mois et Mme Murphy le contredit, tous deux veillant à parler lentement et à se répéter par égard pour moi. Le lendemain, Mme Murphy m'emmena chez Selfridges, où elle m'acheta un uniforme pour l'école, prenant soin de garder le reçu. Le surlendemain, elle pleurait sur le quai de

la gare de Paddington tandis que j'agitais ma toute nouvelle casquette d'école pour lui dire au revoir.

L'anglicisation voulue pour moi par mon père s'explique d'elle-même. La guerre battait son plein. Les écoles devaient faire avec ce qu'elles avaient. Je n'étais plus Pierre mais Peter. Mon anglais défaillant faisait de moi la risée de mes camarades et mon français bretonnant celle de mes pauvres professeurs. On m'informa presque nonchalamment que notre petit village, Les Deux-Églises, avait été pris par les Allemands. Les lettres de ma mère, quand elles arrivaient, se présentaient dans des enveloppes brunes ornées de timbres anglais et de cachets de Londres. Ce fut seulement des années plus tard que je pus imaginer par quelles mains courageuses elles avaient dû transiter. Les congés se passaient dans un tourbillon de colonies de vacances et de parents de substitution. Aux écoles primaires privées en brique rouge succédèrent des *public schools* en granit gris, mais le programme ne changea pas : la même margarine, les mêmes homélies sur le patriotisme et l'Empire britannique, la même

violence aveugle, la même cruauté insouciante, les mêmes désirs sexuels occultés. Un soir du printemps 1944, peu avant le Débarquement, le principal me convoqua à son bureau pour m'annoncer que mon père était mort au champ d'honneur et que je devais être fier de lui. Pour raison de sécurité, aucune information complémentaire ne pouvait m'être fournie.

J'avais seize ans lorsque, au terme d'un dernier trimestre particulièrement ennuyeux, je pus retrouver une Bretagne en paix, moi l'inadapté anglais mal dégrossi. Mon grand-père était mort. Un nouveau compagnon, M. Émile, partageait le lit de ma mère. Je n'aimais pas M. Émile. Une moitié de Fadette avait été donnée aux Allemands, l'autre à la Résistance. Pour échapper aux forces contraires de mon enfance et mû par un sentiment de devoir filial, je m'embarquai clandestinement dans un train à destination de Marseille, où, en me vieillissant d'un an, je tentai de m'enrôler dans la Légion étrangère. Mon aventure donquichottesque rencontra une fin abrupte lorsque la Légion, en une exceptionnelle concession aux suppliques de ma mère qui arguait du fait que je n'étais pas

étranger mais bien français, me relâcha vers un destin de captivité, cette fois dans la banlieue londonienne de Shoreditch, où le beau-frère improbable de mon père, Markus, gérant d'une entreprise qui importait de luxueux tapis et fourrures d'Union soviétique (sauf qu'il disait toujours « Russie »), avait offert de m'apprendre le métier.

L'oncle Markus reste un autre mystère insondable de ma vie. À ce jour, j'ignore encore si son offre d'emploi lui fut d'une façon ou d'une autre suggérée par mes futurs maîtres. Quand je lui demandais comment mon père était mort, il secouait la tête d'un air désapprobateur, pas vis-à-vis de mon père, mais en raison de la trivialité de ma question. Je me demande parfois s'il est possible de naître secret, comme d'autres gens naissent riches, grands ou musiciens. Markus n'était ni avare, ni strict, ni méchant. Il était juste secret. Il venait d'Europe centrale et se faisait appeler Collins, mais je n'ai jamais su quel était son nom d'origine ; il parlait anglais très vite avec un accent prononcé, mais je n'ai jamais su quelle était sa langue maternelle. Il m'appelait Pierre. Il avait une bonne amie

prénomée Dolly, modiste à Wapping, qui venait le chercher à l'entrepôt le vendredi après-midi, mais je n'ai jamais su où ils allaient passer le week-end ni s'ils étaient mariés l'un avec l'autre ou avec un autre conjoint. Dolly avait un Bernie dans sa vie, mais je n'ai jamais su si Bernie était son mari, son fils ou son frère, parce que Dolly était née secrète, elle aussi.

Et même aujourd'hui j'ignore si la Société transsibérienne de fourrures et tapis Collins était une véritable entreprise ou juste une façade destinée à la collecte de renseignements. Quand j'ai cherché à le découvrir par la suite, je me suis heurté à un mur. Ce que je savais, c'est que chaque fois qu'oncle Markus s'apprêtait à partir pour une foire commerciale à Kiev, Perm ou Irkoutsk, il tremblait beaucoup et que, quand il en revenait, il buvait beaucoup. Et aussi que, dans les jours précédant la foire, un Anglais beau parleur prénomé Jack venait à l'entrepôt, faisait du charme aux secrétaires, passait la tête dans la salle de tri en me disant « Hello, Peter ! Tout va bien ? » (il ne m'appelait jamais Pierre), puis emmenait Markus faire un bon déjeuner quelque part. Et après le déjeuner,